

**NOUVELLES**

Jury présidé par Jérôme Ferrari et Étienne Klein  
avec Françoise Balibar, Hugo Boris, Sylvie Fenczak,  
Guillaume Lecointre, Monique Legrand, Charles Torossian

# Dans la peau d'Archimède, Einstein et les autres

Concours de nouvelles



Les Presses de l'ENSTA 2016



Sous la direction de Laurence Decréau

Responsable de publication : Sophie Chouaf



En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 300 000 euros d'amende. Ne sont autorisées que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

© Presses de l'ENSTA, 2016.

Les Presses de l'ENSTA 828, boulevard des Maréchaux 91120 Palaiseau.

[www.ensta-paristech.fr](http://www.ensta-paristech.fr)



## SOMMAIRE

LE JURY DU CONCOURS	7
LA TABLE RONDE	13

NOUVELLES	49
-----------	----

### Catégorie « Grand Public »

1. <i>Écrire au loin, mourir ici</i> par Ghaan Ima	51
2. <i>Ludwig des Cendres</i> par Jean-Christophe Debar	61
3. <i>Steve Reich rêve-t-il d'analyse en déphasage ?</i> par Jacques Ball	71
4. <i>Mouiller la toge pour la science</i> par Corinne Baudoin	81

### Catégorie « Étudiants scientifiques »

1. <i>La grosse dame en bleu</i> par Thomas Sentis	91
2. <i>Qu'importe le flacon</i> par Prunelle Besson	99
3. <i>Les gribouillis</i> par Mélodie Andrieu	109
4. <i>Les relations de Chasles</i> par Bill François	117

Catégorie « Secondaire »

1. *Mademoiselle Ève*  
Marion Lecouvey – Terminale L  
Lycée Thomas Hélye – Cherbourg 129
2. *Eurêka, je ne flotte pas !*  
B. Jemaï et A. Montfollet – 4<sup>e</sup>  
Collège Joliot-Curie – Carqueiranne 139

## La grosse dame en bleu

par Thomas Sentis

Thomas Sentis est élève à l'École polytechnique. Passionné de littérature et de voyages, c'est au cours d'un séjour en Côte d'Ivoire qu'il compose ce périple imaginaire dans le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle, s'amusant comme Darwin du fascinant parallèle entre le monde animal et la société des hommes.

La grosse dame en bleu se saisit d'une huître, la considéra longuement, affichant une expression de franche perplexité, puis se résolut à la porter à sa bouche et, dans un affreux bruit de succion, avala son contenu avant de conclure par un claquement de langue satisfait. Alors qu'elle s'apprêtait à reproduire l'expérience, Charles Darwin détourna la tête, redoutant qu'un tel spectacle n'ajoute à sa douleur stomacale une dangereuse nausée. « Je n'aurais jamais dû passer par Londres », pensa-t-il. Pourtant, il se sentait presque revivre dans cette ville insalubre et malsaine que les relents de la Tamise qui serpentait devant ses yeux, charriant de douteux déchets minéraux et organiques, rendaient plus nauséabonde encore. La terrasse du pub à laquelle il s'était



installé lui offrait l'étonnant spectacle de Londres au crépuscule, de cette ville brumeuse s'enfonçant lentement dans la nuit, lançant un sourd appel à la faune de ses étroites ruelles qui déjà s'apprêtait à l'horreur des heures à venir. Sur l'autre rive, les silhouettes pressaient le pas à mesure que l'obscurité tombait. Darwin sourit. Oui, malgré sa douleur persistante, il se sentait revivre ; inspirant à pleins poumons l'air froid de cette fin d'automne, suivant du regard les épaisses volutes de fumée noire qui, depuis East End, montaient dans le ciel de Londres, il songeait à Malvern, qu'il venait de quitter sans regret ; les quelques mois passés dans la ville thermale l'avaient, il en était désormais certain, sauvé d'une mort proche. Il songeait à Down House, qu'il atteindrait dès le lendemain ; il songeait à Emma, son épouse, et à la petite Annie qui l'attendait dans le jardin, parmi les fleurs et les arbres silencieux dont il aimait lui souffler les noms fantastiques à l'oreille. Il songeait à son œuvre, enfin, qui ne l'effrayait plus ; cette bête féroce, autrefois terrible et malade de la rage, s'était tranquilisée, devenait désormais une masse endormie, patiemment immobile, végétale peut-être, aux contours indistincts ; une espèce d'amas originel, à peine vivant, dont l'évolution exige le travail de quelque main aimante.

Darwin reporta son attention sur la grosse dame en bleu qui continuait, imperturbable, d'engloutir ses huîtres avec énergie. Elle était assise à l'autre bout de la

terrasse, à l'écart des autres clients, isolée dans son microcosme marin. Près de son assiette, un panier encore rempli de mollusques laissait présager de la suite de la soirée. L'énorme dame, le regard vide, semblait entièrement consacrée à son repas. Les coquilles allaient et venaient entre ses doigts boudinés, offrant leur douteuse substance à sa bouche animale. Sa respiration se faisait pénible. Ce corps opulent, débordant de cette robe marine trop étroite, rappelait à Darwin le rare spectacle des baleines qu'il avait pu observer, certains soirs, depuis le pont du *Beagle* au large de la Terre de Feu. Il y avait, pensa-t-il rêveusement, quelque chose d'indicible qui rapprochait cette masse humaine gigotant sur sa chaise des fabuleux cétacés de l'Atlantique Sud. « Lointains cousins, proches parents », murmura-t-il pour lui-même.

Il poursuivit son étude en s'intéressant au groupe d'ouvriers qui, pour se réchauffer, venait d'entamer une partie de whist, juste à sa gauche. Ces hommes massifs, la cinquantaine, taillés d'un bloc, la voix puissante et rauque, abattaient leurs cartes dans un bruit de tempête. Le premier, le plus grand, aux muscles saillants et dont le rire semblait un hennissement affolé, évoquait pour le biologiste les majestueux étalons qu'il voyait courir au loin lors de sa promenade dominicale à Malvern, durant sa convalescence. Le deuxième, colossal, dépassant sans doute les trois cents livres, les bras

couverts d'un épais duvet sombre, la mâchoire proéminente, le nez plat, rappelait à Darwin les dessins scientifiques des gorilles découverts deux ans auparavant sur les terres des Pygmées. Les deux derniers enfin, moins imposants, souriant bêtement, repus et somnolents, le renvoyaient au vague souvenir des îles Galápagos où, à la faveur des premiers rayons matinaux, les légendaires tortues de l'archipel s'approchaient de la rive, comme en pèlerinage, et semblaient frémir de la secrète présence sous le sable de leur progéniture à venir. Ces spectres décharnés, centaines, d'une lenteur majestueuse, que le biologiste avait observés des jours entiers, captivé, et dont il avait couvert des carnets entiers de notes et de croquis, voilà qu'il les retrouvait assis à cette terrasse, indolents, sans âge, dodelinant de leur petite tête chauve et ronde. « Un air de famille... » Seul, dans le triste froid de Londres, Darwin se mit à rire doucement.

Désormais, les silhouettes disparaissaient presque totalement dans la nuit. Seules quelques taches de lumière le long de la Tamise trahissaient les flammes vacillantes des lampadaires, en lutte contre le brouillard et l'obscurité. « *Struggle for life.* » En plissant les yeux, il voyait s'allonger les reflets de ces éclats dorés dans l'eau noire du fleuve pour former en enfilade les piliers de lumière qui semblaient soutenir l'autre rive. Lentement, il sortit de la poche intérieure de son veston son carnet per-

sonnel, l'ouvrit à une page au hasard et inscrivit dans la marge : « la ville, comme la jungle – cette si fragile cathédrale des âmes ». Il le rangea et demanda l'addition. C'est au moment où il s'apprêtait à partir que la femme apparut. Surgie d'une ruelle, elle venait d'entrer dans le halo lumineux d'un réverbère proche. Elle marchait sur le quai, grelottante sous son mince habit de toile ; de la main droite, elle tenait une petite fille blonde de six ans tout au plus aux yeux en amande, vêtue d'une simple robe rapiécée, chaussée d'étonnants petits souliers blancs. Arrivée à la hauteur du pub, la mère s'arrêta ; elle sembla hésiter un instant, considérant avec une curiosité mêlée de crainte l'atmosphère chaude et dorée qui habitait l'intérieur du bâtiment ; enfin, elle se décida. Elle ouvrit sa main gauche, découvrit quelques pièces argentées et, s'accroupissant, les glissa dans la main de sa fille en lui chuchotant des consignes à l'oreille. Après un long baiser sur le front, elle la poussa vers l'entrée du pub. Une fois la fillette à l'intérieur, elle s'éloigna rapidement puis se posta au bord de l'eau, les yeux rivés sur les lumières du pub, les poings serrés. Alors, seulement, Darwin remarqua qu'elle était pieds nus.

À l'intérieur du pub, la fillette s'assit à une table tout près d'une fenêtre. Immédiatement, pour que sa mère puisse la voir, elle passa une petite main sur la vitre pour en chasser la buée. D'où il était assis, Darwin put

alors observer son évolution dans cet étonnant vivarium. La fillette blonde jetait régulièrement de furtifs coups d'œil vers le quai ; pourtant, ses yeux n'exprimaient aucune peur. Darwin connaissait ce regard. Il l'avait vu, d'innombrables fois, dans la brume de la jungle amérindienne, il l'avait distingué dans l'enchevêtrement d'un feuillage, des plaines du Sud de l'Afrique jusqu'aux falaises défigurées de l'Australie subtropicale. C'était le regard d'une vie habitée par la mort. C'était le regard des espèces d'êtres qui se savent, par handicap, par faiblesse ou par abandon peut-être, destinés à une extinction proche – et qui semblent vouloir, dans un sursaut de rage et de violence, mener une dernière fois, pour leur espèce et pour toutes les autres, le combat d'une vie contre les ténèbres, d'un individu contre la grande machine du monde.

Ce frêle bout d'être aux cheveux blonds, bercé par la chaleur du pub, entama la tartine beurrée qui venait de lui être servie. Suivant les conseils de sa mère, la fillette dégustait lentement, savourant chaque bouchée comme une nouvelle victoire sur la tyrannie du froid au-dehors. Darwin, immobile, gardait les yeux rivés sur ce spectacle. Une idée qu'il était certain d'avoir depuis longtemps domptée lui tournait dans la tête. « La sélection naturelle... », murmura-t-il.

Brusquement, il se leva. Déterminé, il entra dans le pub, alla commander au comptoir deux menus complets, déposa l'argent et revint vite s'asseoir à sa place,

dehors dans le froid. Il sortit son carnet, le feuilleta, se mit à écrire, à réfléchir très vite. Il était en train de transgresser son rôle d'observateur. Il était entré dans l'arène. Et s'il n'était pas la proie, il refusait d'être le prédateur. « Il faut dépasser cela, écrivit-il fébrilement. Il faut surmonter la sélection naturelle. » Oui, surmonter cette idée, inacceptable, qui inscrit la sauvagerie dans l'histoire de l'homme, qui le place parmi les bêtes immondes qui rampent sur le sol et hantent les profondeurs des océans, qui le déchoit de son trône sacré. Baisser la tête et gravement l'accepter. Mais affirmer, d'une voix forte et pleine, que l'exception humaine peut se reconstruire en menant un nouveau combat : non plus celui des individus pour la survie de leur espèce, mais celui d'une espèce entière pour la survie de chacun de ses individus.

Le serveur arriva avec un plateau chargé d'assiettes fumantes. Darwin, hésitant, se leva et lui fit signe de le suivre. De retour dans le pub, il se dirigea vers la table de la fillette qui récoltait tristement les dernières miettes de ses tartines. Maladroitement, il prit le plateau des mains du serveur et le déposa devant elle. Elle sursauta. « C'est pour toi », lui souffla-t-il, incertain de se faire comprendre. La fillette le regarda, interdite, puis se tourna vers la fenêtre et croisa le regard de sa mère qui s'était approchée, inquiète. Après une courte hésitation, Darwin ressortit et alla se planter devant la

femme immobile dans le froid. En quelques secondes, il délaça ses propres chaussures puis les posa devant ses pieds nus et glacés. Ignorant l'humidité du pavé qui trempait ses chaussettes, il lui sourit. La mère le fixait, ahurie. « Rejoignez votre fille, madame », tâcha-t-il d'expliquer. Un coup d'œil rapide vers le pub lui permit de constater que le serveur était sorti à sa suite et attendait devant la porte, intrigué. La mère, après un long moment d'hésitation, finit par glisser ses pieds nus dans les grandes chaussures de cuir du biologiste. Aussitôt, le serveur, complice muet, ouvrit la porte pour lui signifier son droit d'entrée. Darwin sourit et, pour éviter de prolonger sa gêne, s'inclina avant de s'éloigner du pub. Il ne quitta le quai qu'après s'être assuré que la mère avait rejoint la fille à l'intérieur. La grosse dame en bleu, qui s'était interrompue pour observer la scène, se replongea dans son repas avec indifférence.

En chaussettes, dans les flaques d'eau boueuse des rues de Londres enténébrée, Charles Darwin, songeur, s'en alla en direction de l'abbaye de Westminster rendre visite à de vieux amis.